



Revue Africaine des Sciences Sociales et de la Santé Publique, Volume (1) N 2

ISSN : 1987-071X e-ISSN 1987-1023

Reçu, 19 Octobre 2019

Accepté, 19 Novembre 2019

Publiée, 19 Novembre 2019

<http://revue-rasp.org>

Recherche

Ce que les réfugiés nous enseignent. Hypothèses cliniques

What Refugees Teach Us: Clinical Hypotheses

Olivier Douville ¹

Resumé

Ce travail rend compte d'une clinique d'écoute, d'accompagnement et de soins psychiques auprès d'une population d'un foyer où cohabitent demandeurs d'asiles et clandestins. La clinique auprès des migrants et des réfugiés que cet article va présenter doit être située dans un contexte. D'une part la situation de migrants concerne une partie de plus en plus importante de la population mondiale. Ensuite devons nous comprendre que le parcours de ceux que nous nommons migrants sont complexes et éprouvants, souvent marqués par trois sortes de confrontation avec les dominations meurtrières ou stigmatisantes : dislocations des mondes de jadis, parcours d'exil marqués par les violences des traites humaines, rencontre d'une assignation dans des non-lieux, et d'un traitement de plus en plus policier de leur vie en France. Cette généralisation de l'exil et, de même, ces amoncellements de difficultés et de violences graves subis par qui aujourd'hui cherche un refuge loin de là où il est né doivent nous inviter à repenser la condition que je nommerai à la suite d'A. Noos « exilique »². Nous usons et abusons de la notion de trauma. Il est de notre responsabilité de situer quelle est la Figure de l'Autre³ qui émerge dans de tels traumas, de situer ce qui peut psychiquement se déplacer encore lorsque le corps humain est soumis à des forces et à des dominations qui socialement et politiquement tendent à l'instrumentaliser, le déshumaniser, et même l'anéantir. J'invite donc ici à une reprise de ces termes d'exil et de trauma. Leur usage doit retrouver de nouvelles lignes de définition. Ces forcent aussi nos habitudes mentales. Nous devons avec eux penser cette nouvelle condition du monde contemporain : la tectonique catastrophe des populations de notre planète.

Mots clés: clinique d'écoute; foyer; tectonique; habitudes mentales

Abstract

This work reports on a clinic of listening, support and psychological care for a population of a home where asylum seekers and illegal immigrants coexist. The clinic with migrants and refugees that this article will present must be placed in a context. On the one hand, the situation of migrants concerns an increasingly large part of the world population. Then we must understand that the journey of those we call migrants is complex and trying, often marked by three kinds of confrontation with murderous or stigmatizing dominations: dislocations from the worlds of yesteryear, journeys of exile marked by the violence of human trafficking, encountering an assignment in non-places, and an increasingly police-like treatment of their lives in France. This generalization of exile and, likewise, these accumulations of difficulties and serious violence suffered by those who today seek refuge far from where they were born must invite us to rethink the condition that I will call, following A. Noos, "exilic". We use and abuse the notion of trauma. It is our responsibility to situate the Figure of the Other that emerges in such traumas, to situate what can still psychically shift when the human body is subjected to forces and dominations that socially and politically tend to instrumentalize it, dehumanize it, and even annihilate it. I therefore invite here a resumption of these terms of exile and trauma. Their use must find new lines of definition. These also force our mental habits. We must, with them, think about this new condition of the contemporary world: the tectonic catastrophe of the populations of our planet.

Keywords: listening clinic; homes ; tectonic; mental habits

Rappels

Depuis 2004, 34.000 migrants sont morts en méditerranée, le chiffre glace le sang. Le monde entier -et non seulement l'Europe ou les pays dits « riches »- est devenu une grande scène de déplacements massifs de population.

Nous vivons une tectonique des populations sans précédent. Ces déplacements sont souvent des plus périlleux. Des hommes mais aussi des femmes de plus en plus nombreuses et des adolescents des deux sexes quittent leur lieu natal pour des raisons diverses certes mais qui le plus souvent renvoient à des nécessités de survie. On fuit, jusqu'à l'épuisement, devant la menace de mort. On ne fuit pas que pour rejoindre cet eldorado que serait l'Europe. L'Afrique subsaharienne connaît plus de migrations internes qu'elle est base de migrations vers notre vieille Europe - et l'on meurt beaucoup sur les routes du Sahara. Les trafics humains sont organisés, efficaces, rapportent beaucoup d'argent. « Après le trafic de drogue et la contrefaçon, la traite des êtres humains générerait à l'échelle mondiale un profit de près de 32 milliards de dollars par an » rapporte, en septembre 2018, Pierre Henry, directeur général de l'association Terre d'asile⁴.

Comment parler de cette réalité mouvante et irrésistible ? Les mots s'emploient de façon insensée ; migrants, clandestins, réfugiés, toutes ces appellations confuses forment une bouillie médiatique stigmatisante et inavertie, ce que dénonce à juste titre Xavier Emmanuelli⁵. On oublie que la migration est mobile et réversible et que certaines migrations sont transitoires, que certains migrent en l'espoir de pouvoir retourner rebâtir leur pays, comme c'était le cas du tiers des immigrés qui ont fait les U.S.A au début du siècle passé, dans un contexte de péril que nous avons oublié : un bateau sur cinq coulait avant d'arriver à New York.

Le droit d'asile donc. Ce droit n'existe pas dans le droit international. C'est, de fait, un processus régit par la Convention de Genève de 1951 et qui préserve la souveraineté des Etats en leur laissant pleine compétence pour définir qui a l'autorité d'en assurer l'application⁶. Un processus, donc des étapes et qui, en France dépend d'un dispositif à double étage : un établissement public administratif l'OFPRA (Office français de protection des réfugiés et des apatrides) et la CNDA (Cour nationale du droit d'asile qui, en 2008, a pris la suite de la Commission des recours des réfugiés). L'OFPRA doit répondre à trois missions solidaires :

- décider du prolongement, de l'octroi ou du retrait de la protection internationale accordée au migrant, ainsi que de l'éventuelle qualité d'apatride (en fonction de la convention de New York de 1954 relative au statut des apatrides). -
- assurer la protection administrative et juridique en délivrant pour cela de pièces administratives dont les documents d'état-civil -donner aux frontières un avis sur le caractère fondé des demandes d'asile (ou non infondé comme il est souvent écrit).

La CNDA, juridiction spécialisée dans le contentieux de l'asile, est chargée de statuer sur la légitimité des recours formés contre l'Office et comportant une personne qui représente le HCR (Haut commissariat aux réfugiés).

Mais le traitement policier de la question de la présence de « migrants » sur notre sol confère de plus en plus d'importance aux autorités administratives chargées traditionnellement des étrangers – ministre de l'intérieur, préfecture, OFFI (Office français d'immigration et d'intégration). Si de nombreuses ONG assurent, à leur façon, des missions de service public, c'est peu dire toutefois que les dispositifs concernés par le sort d'un migrant en situation irrégulière ne fonctionnent pas toujours en sereine harmonie.

Examinons maintenant un cas typique de parcours administratif. La première étape est d'obtenir le statut de demandeur d'asile, c'est ensuite que vient la procédure pour devenir réfugié statutaire.

¹ Psychanalyste, psychologue clinicien. E.P.S. de Ville Eyraud, pôle G18, Maître de conférences hors classe des Universités, Laboratoire CRPMS, université Paris Diderot. Membre de l'Association Française des Anthropologues
Alexis Nouss, *La condition de l'exilé, Penser les migrations contemporaines*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2015

³ Olivier Douville, *Les figures de l'Autre. Pour une anthropologie clinique*, Paris, Dunod, 2014

⁴ [https://mobile.francetvinfo.fr/monde/europe/migrants/trafic-de-migrants-la-traite-des-humains-genererait-a-l-echelle-mondiale-un-profit-de-pres-de-32-milliards-de-dollars-par-an_2887587.html?fbclid=IwAR0vewnzP_uWzqNdWfZMO8cULBDrEqOk3rkokPaHIRWMIaObNRnZ29zJbQM#xtor=CS2-765-\[facebook\]-&xtref=http://m.facebook.com/](https://mobile.francetvinfo.fr/monde/europe/migrants/trafic-de-migrants-la-traite-des-humains-genererait-a-l-echelle-mondiale-un-profit-de-pres-de-32-milliards-de-dollars-par-an_2887587.html?fbclid=IwAR0vewnzP_uWzqNdWfZMO8cULBDrEqOk3rkokPaHIRWMIaObNRnZ29zJbQM#xtor=CS2-765-[facebook]-&xtref=http://m.facebook.com/)

⁵ Xavier Emmanuelli, *Accueillons les migrants*, Paris, Archipel, 2017

⁶ cf Catherine Teitgen-Colly, *Le droit d'asile*, Paris PUF, 2019

D'après l'article 1A2 de la Convention de Genève, il est possible d'obtenir le statut de réfugié en France à qui ne peut ou ne veut demander la protection de son pays d'origine et à qui craint d'être persécuté ou l'a été en raison de son origine « ethnique », sa religion, sa nationalité, son ou ses groupes sociaux d'appartenance, ses opinions politiques. Les raisons économiques ne permettent pas d'obtenir la reconnaissance du statut de réfugié.

Si la situation ne répond pas à celle du réfugié stipulée dans la Convention de Genève, le migrant peut bénéficier de ce qui est nommé « protection subsidiaire ». Il faut pour cela que le migrant fasse la preuve qu'il est exposé dans son pays à la peine de mort, à des tortures ou à des traitements dégradants ou encore qu'il est objet de menace grave, directe et individuelle contre sa vie ou sa personne en cas de conflit armé. Voilà un programme clair et net. Dans la crudité des situations humaines que nous rencontrons, nous voyons bien que les expertises médicales expliquant à quel point la personne demandant une protection ne sont que des rendez vous trop souvent reportés. Dois je ici insister sur l'évident paradoxe que ces expertises demandent la plupart du temps un témoignage linéaire, clair et précis à des personnes réellement traumatisées que le fossé culturel accable, que le froideur des procédures sidère et qui sont peu capables de produire un récit probant et argumenté, limpide. Au point qu'ils redoutent, non sans quelques raisons, d'être pris pour des fabulateurs. J'en viens maintenant à décrire certains aspects de la pratique clinique

Au début des échanges

Ce qui change depuis un peu plus de trois années, dans ma pratique de psychologue clinicien en institution psychiatrique dans le cadre d'une équipe « psychiatrie et précarité »⁷ ; c'est que nous sommes de plus en plus appelés par des foyers d'hébergement de réfugiés, en attente de papier, en attente de statut politique, des demandeurs d'asile en attente d'acquiescer un statut de réfugié statutaire. Ils ont rudement quitté de grands pays que les guerres ont dévastés et dévastent toujours, ça peut être l'Erythrée, l'Afghanistan -tout particulièrement une zone frontalière entre l'Afghanistan et le Pakistan -, le Soudan et le Sud -Soudan, parfois la Libye. Les centres d'hébergement font appel à nous car les hébergés, comme on dit, présentent des troubles du sommeil, très graves, des dépressions, marquées du reste plus souvent par une façon d'anesthésie de la vie, d'irréalité de l'existence que par de la tristesse. Si la tristesse peut à tout un chacun donner un sentiment de réalité de son existence, là se montre autre chose : la douleur morale, s'accompagnant d'une vie fantomatique. Les premières choses dont nous parlent ces personnes hébergées semblent ordinaires. Par exemple, la façon dont s'est passée leur journée est narrée très factuellement. Il est ici important de noter que pour ces hommes réfugiés le sentiment de mener une vie quotidienne ne va pas du tout de soi. Mais qui entend cette difficulté à coller bouts à bouts les heures qui passent, qui entend cette difficulté à s'accorder, s'accrocher et conserver les gestes les plus élémentaires d'une vie quotidienne, se rend compte que si le sentiment du quotidien nous semble naturel, il s'agit pour ces personnes, à

⁷ EPS de Ville Evrard, Neuilly/Seine (93) Pôle G 18, France, service de Mm le Dr. E. Lechner.

chaque fois, de marquer des encoches du temps. Se repérer dans l'espace, est également ardu du fait qu'ils éprouvent un rapport au lieu où ils replient leur densité de corps dans un creux de l'espace. Ce ne sont plus les êtres et les objets que l'espace contient et dont le temps ordonne la mémoire, c'est le contenant spatio-temporel même de ces êtres et de ces objets qui a implosé. Seule l'écoute de certaines mélancolies grave permet de situer ce rapport à l'espace. Une telle perte de cette évidence « naturelle » selon laquelle l'espace nous abrite et nous contient fait déflagration dans l'expérience corporelle des réfugiés que je rencontre ; et leur territoire est extrêmement restreint tant que la parole n'a pas fait son œuvre de dépliement. Leur territoire est terriblement rétréci à leur corps et aux objets qui les entourent.

Si nous supposons que la psychanalyse est une clinique de la parole parce qu'elle est aussi une clinique de l'acte, nous faisons le pari que les narrativités qui se tissent et se créent permettent au demandeur d'asile de revisiter les tourments de sa vie en les considérant aussi comme des actes qu'il a pu et su poser, des décisions qu'il a pu et su prendre, lui qui se vit le plus souvent comme étant devenu un être transbahuté au gré des hasards, des bonnes ou des mauvaises fortunes et emporté dans une errance sans fin et sans issue. .

Interroger l'usage du terme de trauma

C'est un grand mot que celui de « trauma » dont il ne faut pas user trop aisément. Ce terme est amphibologique ; ainsi on emploie le mot traumatisme pour les catastrophes dites naturelles, on emploie ce mot aussi bien pour un tsunami, un incendie que pour quelque chose qui a vraiment à voir avec la brisure élémentaire du pacte humain. La personne qui a vécu ce genre de trauma est devant un puzzle auquel il manque des pièces. Se trouver livré à la méchanceté sans borne qui, dans une indifférence glacée, désire la disparition du sujet abîme considérablement la possibilité même de trouver quelqu'un à qui parler. Oumar B. qui vient du Soudan, Ahmet C qui vient d'Afghanistan, tel autre sujet qui vient de tel ou tel pays, tous connaissent cette certitude que ce qui les a condamné à mort, c'était leur naissance. Pour les politiques d'extermination, la « bonne » victime n'est pas destinée à la mort parce qu'elle aurait commis de viles actions, des transgressions cruelles ou dangereuses. Bien au contraire, il est plus satisfaisant pour le génocidaire de tuer quelqu'un qui n'a rien fait de mal. Parce que là, il est tué en fonction d'une pure raison, celle sa naissance, dans tel groupe ethnique, dans tel clan, dans tel groupe linguistique. Dans nombre d'histoire de réfugiés insiste ce trauma particulier qui vient de ce que nul semblable n'est venu sauver le sujet en détresse, le sujet menacé. A ce moment d'absence radicale du prochain secourable, ces personnes ont été jetées en dehors de leur culture et leurs semblables sont morts, assassinés. Est ruinée la place tierce de celui qui protège, de celui qui est témoin. J'avance ici une hypothèse forte qui est que c'est cette place manquante que nous allons réanimer et faire vivre. Nous tiendrons cette place peu à peu. Lors des premières rencontres les demandes des réfugiés sont ramassées dans une urgence factuelle. Les phrases que nous entendons sont le plus souvent : « j'ai besoin de Valium », « j'ai besoin de dormir », « j'ai besoin de ceci, de cela », alors nous donnons ces cachets ... que peut-on faire d'autre ? Puis le contact se fait beaucoup plus tendu et inquiet et c'est sur une perplexité anxieuse que se noue le transfert possible : « mais qu'est-ce que vous me voulez ? », « pourquoi vous venez ? », « qu'est-ce qui vous prend ? », ... ce sont de très bonnes questions. Il serait inconvenant de plaquer ici les références psychanalytiques conventionnelles à l'ambivalence des sentiments, c'est bien à la recomposition d'un autre qui tient le coup que nous participons ; nous sommes alors interrogés sans détour sur notre propre désir de faire tenir le lien. Cette clinique nous renvoie à la fragilité de nos propres montages identitaires. Notre identité, comme toute identité est fragile, notre sentiment de légitimité est fragile et si nous n'acceptons pas de rencontrer cette fragilité alors nous ne pouvons pas nous engager dans un travail d'accompagnement thérapeutique avec ces hommes.

La parole réfugiée est marquée par une mélancolie où se dit la ruine de l'élan vital, le *Trieb* freudien. Car il faut du lien à autrui, il faut ne pas se sentir rejeté de l'humanité pour se sentir participer à la vie humaine. Dans cet effort opiniâtre pour faire tenir des bribes de temps au risque de sidération et de moments de stupeur, pour se

loger dans un repli de l'espace, l'espace psychique des réfugiés survit. Mais ils n'en retirent aucune certitude qui leur permettrait de savoir s'ils sont vivants ou s'ils sont morts. Quels sont les appareils mentaux dont chacun dispose pour s'assurer qu'il est bien dans une vie humaine partagée ? Pour que se confirme cette sensation de base, clef de l'évidence naturelle du monde, il faut de l'idéal, il faut de la communauté. Là encore le respect du singulier qui guide la clinique ne saurait se confondre avec une désinvolture devant la solitude radicale de ces hommes dans ce genre de foyer. Nous aidons aussi à la restauration d'un collectif au singulier. Cet étayage créatif permet à quiconque de miser sur le fait qu'il est tout à fait possible de rencontrer durablement quelqu'un à qui confier ses joies et ses peines. Dans son aspect immédiate et brute la parole réfugiée est la parole d'un survivant qui ne se sait pas entouré d'authentiques vivants. La survie peut venir se réduire à une vie automatisée. Ensuite vient la confrontation avec notre offre de parole. Cette confrontation est très vive. Tous les scénarios de la charité, ne conviennent pas à nous situer. Ils égarent. Cette confrontation est rude, hostile parfois, mais non haineuse. Cette rudesse s'indique ainsi : les rendez-vous sont loupés, la lassitude est vive, des remarques sur notre impuissance à les aider fusent. Je suppose à ces attitudes une raison psychique extrêmement importante : l'enjeu qu'il y a pour ces réfugiés à sauver une colère ; ils vitupèrent l'autre parce qu'il ne l'a pas protégé, parce qu'il n'était pas là, parce qu'il arrive trop tard.

L'appel du nom,

Souvent le rêve traumatique ne fait pas que redoubler la sidération par de l'effroi, redonne l'efficace symbolique du nom à la personne. Avoir un nom c'est pouvoir répondre à l'appel de son nom. Quand vous entendez votre nom vous n'avez pas l'impression d'être un OVNI, d'être un zombie. Mais pour qui s'est trouvé privé du sentiment de vivre dans un monde humain, l'articulation entre l'être pulsionnel et le nom se disjoint.

Je propose de considérer que le rêve traumatique « typique » dont ces réfugiés me font renseigner sur la façon dont un nom vient nous nommer, pas uniquement nous designer, mais bien nous nommer. Par exemple, beaucoup de ces rêves sont des rêves de dédoublement du nom. Ainsi dans un premier temps, le sujet est nommé par une voix qui l'accable de son nom. Il entend son nom comme une insulte. « Tu n'es que ça ». Il entend son nom comme une menace, il entend son nom comme une condamnation, un verdict. Puis survient après dans un deuxième temps du rêve, que j'aurais bien du mal à ce moment-là à nommer « instant traumatique », une nouvelle qualité d'énoncé du nom. Le nom n'est plus entendu comme un verdict ou comme une condamnation mais comme un appel à se déplier. Dans de tels rêves, mais très certainement en raison du fait qu'ils puissent être racontés c'est-à-dire adressés, l'appel du nom est entendu une première fois comme un énoncé qui objectalise et menace. C'est la face obscène et gourmande du Surmoi qui sadise le sujet. Et l'autre modulation rêvée du nom est un appel, un appel à devenir. Ce second temps de l'appel sauve le sujet d'un trauma non pas en évacuant le trauma mais en le cicatrisant. Cette dernière opération peut permettre de renouer un rapport à l'autre qui ne soit plus un rapport de défi ou de menace. Ce qui sauve le sujet du trauma c'est de pouvoir non pas retrouver une identité perdue mais d'inventer quelque chose d'une étrangeté, d'une étrangeté à lui-même, d'une étrangeté à ses déterminations, d'une étrangeté à sa culture, d'une étrangeté à son histoire, d'une étrangeté habitable car vouée au devenir.

Il est juste de travailler alors sur le fait que le sujet supporte d'être vivant et que sa présence ne soit plus pour lui une obscénité et une absurdité. La pudeur survient, comme un art de vivre, conjurant la peur de vivre et qui, le plus souvent est conjuguée au don. Le sujet adopte alors véritablement une façon sociable, agréable de pouvoir raccorder son histoire à l'histoire des autres. Bien sûr c'est la grande histoire qui est rentrée dans leur corps, qui est rentrée dans leur parole, qui est rentrée dans leur rythme, qui sature leurs insomnies, qui obstrue leurs corps. La grande histoire et la petite histoire sont ombiliquées dans un point de catastrophe. Mais dans le foyer il y a l'histoire des autres. Ce qu'on met en commun ce n'est pas le trauma. Il n'y a pas de traumas collectifs mais il y a des collectivités traumatisées. Ce n'est pas pareil. Mais nul n'a pas le même trauma que l'autre. C'est pour cela qu'on ne peut pas s'identifier à un trauma. Autrement on fait de la victimologie. Considérer quelqu'un comme une

victime c'est l'assigner à s'identifier à un trauma massif. Mais on peut parler à partir des bords de son trauma c'est-à-dire parler de son histoire mais aussi de la possibilité de sortir de son histoire, non pour l'oublier mais pour pouvoir enfin faire un saut dans l'inconnu.

Telle est une des raisons impérieuses qui fait que nous ne pouvons pétrifier quiconque pas dans une appartenance culturelle, nul ne ce ces hommes ne s'est vu réduit à un spécimen folklorique de l'afghan des montagnes, du soudanais des déserts, etc. Cela n'empêche que nous avons tous besoin - eux aussi et nous aussi avec eux - de rentrer dans une communauté mais c'est une communauté non figée, c'est une communauté qui vient. Ce n'est pas une communauté assignée.

Il arrive qu'en dépit de la rudesse stigmatisante et bureaucratique de nos temps, l'obtention des titres de séjours ou des statuts advienne. Ca y est, les papiers sont là. Pour les sujets en attente d'un statut de réfugié statutaire il est compliqué à la fois de les préparer à parler d'eux de manière à ce que leur demande d'asile soit recevable alors que dans le même temps, ils passent, pour se saisir d'eux-mêmes, par le chaotique d'une parole en transfert qui va essayer de surpasser, mais sans la dénier, sans la forclure, la mémoire de la violence qui va inventer une archéologie du corps. D'une certaine façon, ils s'entraînent alors à raconter une histoire d'identité qui est une histoire policée qui rendrait plausible et acceptable le fil des malheurs, et la demande de réparation et d'accueil. Ce récit souvent en prêt-à-porter est différent de ce que tissent nos échanges faisant place aux effets de la sidération et aux affects inconscients. Au point qu'il convient parfois de différer la poursuite d'un accompagnement psy, le temps que se compose le récit « officiel » qui permet le changement de statut.

Mais il n'empêche que certains parmi ces réfugiés une fois qu'ils ont les papiers, sont encombrés par cela. Ils se sentent illégitimes. C'est là je crois que l'aide psychologique est tout à fait nécessaire. Ils se sentent illégitimes donc ils multiplient les actes et les absences qui déçoivent les équipes ; ils ne vont pas aux rendez-vous pour avoir du boulot, ils ne vont pas aux rendez-vous à la préfecture, etc. Comment comprendre ça ? Je pense que notre principal travail à ce moment-là est de permettre au sujet d'accepter à la fois qu'il soit pris dans son histoire mais qu'il soit suffisamment étranger à son histoire pour se construire une identité nouvelle. Alors nous sommes à ce moment-là appelés aussi à tresser des ponts avec ce qui pourrait faire encore signe de vie dans le pays et avec ce qui va faire signe de vie en France.

Parler à partir de l'objet, des bouts de réel à l'échange de paroles

Dans cet endroit où un personnel débordé mais dévoué se fait fort de les accueillir, ces hommes isolés, esseulés, se retrouvent dans des fraternités trans-nationales, trans-linguistiques. Les entraides ne manquent pas. Et chacun a son objet d'antan, son objet « culturel » avec lui. Vivent de leurs âmes d'antan des objets rituels - telle ou telle icône, telle ou telle image, tel ou tel livre religieux le Coran la plupart du temps, mais pas toujours, ainsi me fut montré des manuscrits abyssiniens usés et roulés sur eux-mêmes. Pour autant dans ce même temps, ces réfugiés, comme on le dit, bricolent d'autres choses, d'autres objets qu'ils nous montrent encore dès que la parole ne s'évanouit pas en ritournelles et par le truchement desquels le contact se fait plus aisément - cela m'interroge beaucoup.

Avec des objets tels des pans d'habits, des montages de photos, les uns et les autres déposent une trace, un récit, une signature. Ces sujets sont des objets -signature⁸. Il n'y a pas que des objets rituels à les entourer et auxquels ils attachent un prix. C'est cela ce qui me différencie de l'ethnopsychiatrie souvent trop soucieuse d'une authenticité réduite à un archaïsme folklorisant. Je soutiens qu'il ne faut pas, avec les réfugiés, ne faire rentrer dans le circuit que l'objet rituel mais se porter à la hauteur des objets qu'ils trouvent, qu'ils créent, qui sont, je tiens à le redire, des

⁸ J'emprunte ce terme à mon amie C. Davoudian, médecin en PMI à Saint Denis dans le 93.

objets - signature.

Les objets -signature définissent le trajet de l'exil, conservent en quelque sorte la vitalité du trajet de l'exil, essaient de fabriquer des lieux, et de faire pièces aux risques de l'enfouissement dans les non-lieux de l'exil.

Si je ressasse l'envie de faire un catalogue de ces objets que les réfugiés me montrent quand je leur demande, non pas comment le temps passe, mais comment ils se repèrent dans le temps et l'espace, dans les seuils, ce sont soit des bracelets, soit des fragments de lunette, des fragments de stylo, des vêtements qui ont été prélevés sur le corps de ceux qui n'ont pas tenu le coup, qui sont morts au pays, en Méditerranée⁹. Ces objets ne sont pas des objets rituels.

Prenons un objet rituel. Cet objet est lié à la dimension du sacrifice et en tant que tel il a son lieu, son abri prévu, dans le déroulement du rituel. Son efficace aussi qui ne dépend pas tant que cela de l'invention du sujet qui y est confronté. Le fétiche conjugue l'humus au vivant, coalise dans son désordre suffoquant les humeurs et les substances, représente ce dont l'initié doit se détacher par un certain nombre d'opérations de mise en ordre de sa corporéité. Une différence s'impose ici, et elle est de taille : les objets trouvés -créés de l'exil ne renvoient pas au sacrifice mais renvoient au meurtre, à la mort. Ils sont ce qui atteste qu'une destruction a eut lieu à qui ils ont résisté, en cela ils ne sont pas les reliques ancestrales d'un sacrifice rituel. De plus ils sont des inventions du sujet, résidu d'un trauma ils sont tout comme le trauma sans précédent dans l'économie générale de l'objet et sont plus voués à un culte privé, celui d'un asse qui force le témoignage pour se forger une mémoire possible. Nous avons donc à interroger ce qui se dépose et s'invente là, et il nous revient de notre place de thérapeute de soutenir cette invention, de la laisser suffisamment clandestine, de lui garder son pouvoir d'inquiéter. La partie est délicate et l'enjeu humain est énorme. Il me faut agir par des interventions d'échanges de paroles, par le fait que j'énonce que c'est là un objet dont il faut prendre soin tant il facilite le pouvoir d'accompagner et de soutenir des paroles vraies et dignes. Autrement le risque serait grand que cette invention ne finisse par être recouverte par les gerçures de la terreur ou de la honte.

Je précise encore cette distinction nette entre l'objet cultuel et l'objet qui se fait signature d'un trauma. Par commodité je nommerai ce dernier objet, l'objet relique. Mais j'insiste pour dire qu'il n'est efficace que s'il est mis en jeu dans la dynamique de la rencontre et du transfert. Le sacrifice renvoie aux rites dont le sujet ignoré est la violence. Mais si les objets de l'exil sont des objets -vestiges qui m'évoquent les amoncellements d'objets dont on a parlé et dont parlent aussi Georges Pérec dans *W ou le souvenir d'enfance*¹⁰, ils ne sont pas reliés au sacrifice mais reliés à la mort. Quelle mort ? Non pas la mort sacrificielle, non pas la mort pour perdre un petit bout de soi et s'affirmer solidaire du vivant. Non pas donc la mort dite symbolique d'une part de ce soi, ce sacrifice qui fait de chacune et de chacun le porteur d'un signifiant humain qui circule dans les ancestralités et dans les filiations, cela c'est le sacrifice. Il s'agit pour ces hommes et ces femmes d'avoir été sous le coup d'une menace portée sur leur qualité même d'humain et de vivant -parlant. Ce sont des objets mélancoligènes, non seulement parce qu'ils traduisent une certaine mélancolie de l'existence, mais peut-être parce qu'ils sont aussi un remède, sous certaines conditions où ils sont entendus et accueillis, à cette mélancolie de l'existence.

La fabrication de l'objet -relique se fait à certains moments, pas n'importe quand. Il se crée certainement quand la

⁹ Quand l'Occident s'est rendu compte que beaucoup de mers devenaient des cimetières marins un très vaste public a été fasciné par le film « Titanic ».

¹⁰ Pérec Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975

personne exilée sans recours encre tangible se dit, non pas qu'elle a perdu les siens mais qu'elle est perdue pour les siens. Distinguons les termes de perte et de disparition afin d'en faire usage au plus proche du tranchant clinique. Nous ne sommes pas dans une clinique classiquement freudienne du deuil et en tout point admirable ; c'est une clinique de la mélancolie qui nous aide à comprendre ces mouvements psychiques à la fois timides et décisifs, ce qui est différent. La clinique du deuil, c'est une clinique de la perte, mais la clinique de la mélancolie, c'est la clinique de la disparition, l'impossibilité de trouver un abri mémoriel identificatoire à l'objet perdu. C'est à ce moment-là, quand il s'agit pour une personne d'être hantée par la terreur de la disparition, par la terreur de voir le monde humain complètement privé des traces qu'ont laissé ses parents et ses ancêtres, qu'est créé cet objet qui condense de telles traces. Cet objet est fabriqué, puis, à un autre moment, il va aggraver. Ce n'est pas au même moment, pourquoi ? Il y a un moment où le sujet ne peut pas être seul avec son objet parce que l'objet apparaît comme quelque chose qui peut aussi l'écraser, l'anéantir. Quelque chose dont il peut avoir honte aussi. C'est le fil tissé de la parole qui à la fois dénude, décompose et refait cet objet, refait de la trace psychique. Il faut bien faire « parler » cet objet, réchauffer les paroles inertes qui s'y recroquevillent, il faut bien que cet objet soit redonné à un lien et à un tiers.

Au cœur de ces objets exiliques trouvés -créés, fulgure l'urgence de signer un nom, le sien ainsi retrouvé. Ce nom vaut pour un appel. Ce nom fonctionne tel un reliquat de lettres qui sont comme démembrées en attendant la voie qui pourrait donner corps à ce reliquat de lettres. C'est pour cela que cet objet ne peut passer que dans le transfert – mais non dans la névrose de transfert, en cela qu'il n'est pas un simulacre, pas un semblant, mais un bout de réel qui s'il est tissé dans l'échange fait amorcer pour une narrativité non automatique. A ce moment-là le sujet peut commencer à se sentir vivant en racontant son histoire.

.

Conclure

Il est très important de réfléchir sur ces fabrications d'objets trouvés -créés qui sont des objets qui peuvent finir malheureusement comme des archives, mais qui sont des appels à la présence signifiante de l'autre. C'est que doit se récupérer quelque chose de la motricité, du désir de motricité. La récupération de ce désir de motricité se fait dans cette exploration presque chaotique où sont soignés par la pulvérisation les ravages des dissociations, de la désappropriation traumatique du soi

En cela, ces sujets au bout du rouleau, ces sujets en risque intense d'exclusion, ces sujets qui se sentent délégitimés ont une compétence extraordinaire à créer du social puisqu'ils créent en nous le besoin de nous socialiser avec d'autres équipes et d'autres dispositifs. Et ça, c'est constructif pour tout le monde.

La doxa psychanalytique s'en trouve ébranlée et c'est aussi la condition de sa réinvention possible, en ce sens travailler avec et sur la « position traumatique de l'étranger », se laisser entamer par cette position permet de sortir d'une lecture normalisante. Soyons enseignés par cette construction des altérités complexes, réelles, historiques et politiques qui sont forgées par la parole adressée et reçue. En mouvance au fil du temps, remaniés par les démarches concrètes et administratives et les réponses faites à ces démarches, elles se métamorphosent aussi dans les nervures des rêves retrouvés. Cette pratique d'accueil et d'écoute de ceux que l'on dit « demandeurs d'asile » bouleverse le terrain d'un psychanalyste occidental. Plonger la psychanalyse dans des enjeux culturels et humains, nouveaux, interroge ce que pourrait avoir de réducteur la dimension de transfert si elle se réduisait à une tentative

de coloniser l'esprit en favorisant l'identification aux insignes culturels du psychanalyste¹¹. S'il est ici touché dans cette clinique à un universel de la réhumanisation, c'est bien parce que les règles supposées intangibles d'un travail clinique adossé à la psychanalyse se trouvent en état de crise et de réinvention.

Bibliographie

Xavier Emmanuelli, *Accueillons les migrants*, Paris, Archipel, 2017

Olivier Douville, *Les figures de l'Autre*, Paris, Dunod, 2014

Alexis Nouss, *La condition de l'exilé, Penser les migrations contemporaines*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2015

Georges Perec *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975

Bertrand Piret et Olivier Douville (sous la dir. de), « Migrants, réfugiés, la politique interroge la clinique », *Psychologie Clinique nvl. Série*, 43, Paris EDP Sciences, 2017

Catherine Teitgen-Colly, *Le droit d'asile*, Paris PUF, 2019

© 2019 Douville, License BINSTITUTE Press. Ceci est un article en accès libre sous la licence the Creative Commons Attribution License (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0>)

¹¹ cf mon livre *Les Figures de l'Autre* (Paris, Dunod, 2014) ainsi que le numéro 43 de la revue *Psychologie Clinique nvl. série* « Migrants, réfugiés, la politique interroge la clinique » (sous la dir. de B. Piret et O. Douville), Paris EDP Sciences, 2017